



# Des lieux ouverts aux lieux cachés

Une analyse socio-spatiale des déambulations sportives à Paris

**Florian Lebreton**

Affirmer que l'interrogation sur la ville procède d'une interrogation sur la société et sur les formes spatiales qu'elle a créées dans l'univers urbain et moderne (Simmel, 1989) s'avère aujourd'hui reconnu. Pour prolonger ce thème, nous nous inspirons directement de la figure simmelienne de l'« étranger » pour laquelle les relations de proximité (appartenance) et de distance (rupture) nous interpellent. En effet, « le lien entre identité et espace urbain se révèle être d'une étonnante force » (Di Méo, 2007) car l'individu fait corps avec l'espace urbain, peu importe l'échelle d'analyse, des espaces de vie en passant par les espaces vécus aux territorialités. L'aspect essentiel de l'espace aujourd'hui pourrait-on dire, est que le lieu fait lien. Comment décrypter les rapports contemporains que les hommes entretiennent avec leurs environnements et milieux de vie urbains ?

L'importance du ludisme figure comme une piste anthropologique majeure dans la compréhension des appropriations humaines en milieu urbain. Celles-ci peuvent être regardées comme la première expression d'un « droit à la ville », tel que l'entendait Lefebvre. Ce dernier se demandait encore si ce ne « serait pas le jeu qui parachève et couronne la sociabilité » (Lefebvre, 1961). Ainsi, les sociabilités ne sont-elles pas observables dans le jeu comme une « forme de socialisation » (Simmel, 1999) ? Cette forme ludique de socialisation alimente alors la thèse d'une requalification sociologique de la ville à partir de l'instant où la déambulation sportive permet de réinventer, toujours provisoirement, les règles urbaines et de l'urbanisme. Les pratiques et pratiquants ethnographiés ici nous montrent qu'il est pourtant possible de se perdre dans la ville, de déambuler au gré de ses désirs là où l'architecture urbaine les y conduit pour finalement être pris à son propre jeu !

Les pratiques sportives « alternatives »<sup>1</sup> n'ont pas seu-

lement lieu dans la ville mais sont d'abord de la ville car la logique interne à ces activités s'inspire directement des architectures et des sociabilités urbaines où l'image d'un terrain de jeu ouvert, sans limites, sans frontières ni lois est très forte. À mon sens, elles incarnent la figure de l'« étranger » pour plusieurs raisons. Le sentiment d'appartenance au milieu urbain est tellement fort chez le public ethnographié que la relation de « proximité » peut être analysée dans l'inscription spatiale vécue au quotidien sur les espaces urbains. À l'inverse, la rupture (« distance ») avec le cadre urbain et ses règles peut être analysée dans l'appropriation que les pratiquants font des rues, des trottoirs, des souterrains, des immeubles, des tours ou encore des parcs, jardins et autres façades d'immeubles. À l'image des graffeurs « étrangers » dans la ville (Milon, 1999), l'élévation dans les airs (sauts, chute) et l'enfouissement dans les souterrains (randonnées souterraines) peuvent être interprétés comme une mise à distance de ce qu'est la grande métropole, anonyme, impersonnelle mais en même temps tellement attirante (Simmel, 1989).

C'est une analyse de la territorialité urbaine que nous proposons en traitant du rapport émotionnel de l'homme à la matière urbaine. Les différentes Écoles de Chicago ont montré combien le creuset urbain et ses différents interstices, à la fois sociaux et spatiaux, favorisent la multiplication des expériences sociales et spatiales (Di Méo, 2007). Cela révèle à la fois la capacité subjective des acteurs en question, à participer à la construction d'un environnement ludique et récréatif mais aussi, une capacité objective car il faut pouvoir observer un environnement comme étant externe et séparé de soi. Ce n'est qu'à cette condition que l'expérience humaine d'un lieu ou d'un espace peut être réalisée. Le travail de Simmel est très riche sur ce point. En évoquant la coexistence d'une

1. Le matériau empirique exploité ici est directement extrait de ma thèse socio-anthropologique sur les pratiques sportives « alternatives » en ville : escalade urbaine, spéléologie souterraine, parachutisme urbain, street-golf et le parkour. Un ouvrage paraîtra prochainement.

culture objective et d'une culture subjective, il soulevait déjà les situations d'autonomisation des individus au sein de ce couple de tensions (Frisby, Featherstone, 2000).

Ces (sous)cultures ludiques permettent d'analyser les possibilités d'identification que l'organisation spatiale des villes contemporaines offre à travers les sports non fédérés, alternatifs. Comment les sports « libres » deviennent alors des révélateurs de styles de vie ?

### Les lieux de déambulations

Les matériaux recueillis durant cette enquête sont de différentes natures : observations participantes et participations observantes (des pratiques, des pratiquants, des configurations spatiales, des déambulations), entretiens semi-directifs, photos et analyse documentaire (documents personnels, fanzines, tracts, etc.). J'ai ethnographié les pratiques durant les déambulations collectives dans divers centres urbains et les quartiers de la Défense, de Montparnasse, du Trocadéro et du Champ de Mars, ou dans les sous-sols des 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> arrondissements de Paris.

### La communauté de pratique comme lien

Il s'agit d'englober à la fois le rapport que le pratiquant entretient à son espace de pratique et réciproquement, mais aussi les rapports qu'entretiennent les pratiquants entre eux lorsque des personnes ayant un centre d'intérêt commun collaborent mutuellement (Wenger, 1998). Ces moments ou espaces-temps particuliers, engageant un rapport au

corps individuel dans un premier temps, puis collectif dans un second temps. Une fois ces rapports engagés au sein du lieu approprié, alors une forme de « pensée » commune va orienter la communication, la compréhension et la maîtrise de l'environnement social, matériel et idéal. La représentation sociale ainsi élaborée par les acteurs au sein de ces territoires ludiques est en définitive une manière socialement construite de voir le monde. Comment alors identifier les rapports réciproques entretenus entre un individu et son espace ? De nombreux sociologues et géographes nous montrent que l'appropriation puis la valorisation de son espace par la mise en forme concrète d'un « espace de représentation » (Lefebvre, 2000, Di Méo, 2007) est une notion largement d'actualité aujourd'hui. Quelques travaux témoignent d'ailleurs d'une recrudescence du lien espace/identité à travers la mise en perspective des relations de dépendance et de réciprocité existant entre ces deux notions. Il a été montré notamment une très forte cohésion à travers les notions de territorialité, de territoire et de représentations identitaires. Nous définissons alors les territorialités sportives comme un espace de représentation sociale et identitaire. Pour notre étude, il s'agit précisément d'un lieu de « résistance » à certaines normes sociales, culturelles et urbaines en vigueur. Ces pratiques mettent en avant une sociabilité plus informelle et interactionnelle qui laisse place au « vécu » des échanges et de la pratique corporelle engagée, peu importe la nature de l'espace approprié. Ces espaces vécus sont le lieu d'une pratique pleine de significations (émotions, souterrains, symboles, codes, langages et résidus). Il s'agit d'observer ainsi comment l'espace construit, utilisé, idéalisé, approprié, mis en scène par le jeu des groupes qui se le disputent et le négocient, intervient dans leurs représentations.

	Description du lieu	Nature du lieu	Modalités de déplacements
Spéléologie urbaine	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Grand réseau du XIV<sup>e</sup> (XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> nord, V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup>) : 100 km.</li> <li>- XIII<sup>e</sup> arrondissement : 25 km.</li> <li>- XVI<sup>e</sup> arrond. (carières de Chaillot, réseau de Passy) : 7 km.</li> <li>- XXI<sup>e</sup> arrond : 200 m</li> </ul>	Invisible	<ul style="list-style-type: none"> <li>Mobile</li> <li>Secrète</li> <li>Déambulations souterraines</li> </ul>
Base-jump	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Tour Montparnasse (210 m)</li> <li>- Tour Eiffel (300 m)*</li> <li>- Arche de la Défense (112 m)</li> </ul>	Invisible	<ul style="list-style-type: none"> <li>Immobile</li> </ul>
Parkour	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Lisses (Évry)</li> <li>- Centre de Paris : XIII<sup>e</sup> arrond. à côté du quartier de Bercy</li> </ul>	Visible	<ul style="list-style-type: none"> <li>Mobile</li> <li>Fluide</li> <li>Déambulations dans la rue</li> </ul>
Street-golf	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Champ de Mars (VII<sup>e</sup> arrond.)</li> <li>- Parc de la Villette</li> <li>- Parc de la Défense</li> </ul>	Visible	<ul style="list-style-type: none"> <li>Mobile</li> <li>Fluide</li> <li>Déambulations dans la rue</li> </ul>

\* Les pratiquants sautent habituellement entre le troisième étage (275 mètres) et le second étage (115 mètres) et ce qui représente une chute de trois ou quatre secondes avant l'ouverture du parachute.



## Une sociabilité communautaire

La territorialité révèle une dynamique permettant l'émergence de formes de sociabilités spécifiquement urbaines (Jonas, Weidmann, 2006). Le jeu sportif « fait lieu » ici dans le sens où le groupe s'établit sur le terrain de jeu tout en y laissant des traces physiques ou esthétiques, des marques territoriales, des marqueurs symboliques de leur appropriation spatiale. Des messages, des tracts y sont volontairement déposés dans le but de rendre l'appropriation d'un espace quelconque significatif aux membres de la même communauté. Au-delà des stratégies circulatoires et de leur sens identitaire, des graphes et des marquages, des dispositifs physiques et/ou esthétiques sont installés afin de permettre l'appropriation d'un espace, c'est-à-dire de transformer un espace quelconque en un espace signifiant et significatif pour les membres d'une communauté, en un espace qui ait du sens en ce qu'il se charge de significations et autorise une projection pour le groupe social.

Comme toute activité motrice, le jeu mobilise les corps de chacun des participants mettant au jour un ensemble d'usages sociaux et symboliques, créant par là même des logiques d'actions particulières. Tantôt acteur, tantôt spectateur des performances de leurs pairs, les pratiquants s'illustrent par l'éventail de leurs rôles, techniques et autres prouesses corporelles ou linguistiques. Or, ce sont ces logiques d'actions particulières qui font de ces jeux une certaine forme d'expérience sociale. La volonté de traduire l'action ludique en un acte significatif pour soi et vis-à-vis des autres relève alors dans ce cas précis d'un engagement touchant à la fois les dimensions subjectives et stratégiques ou « rusées » de ces acteurs.

## Vision de pratiquants : la ville mise à distance

L'expérience urbaine peut être anonyme et source de liberté (Simmel, 1989). Les pratiques humaines et sociales concrétisées à travers des cultures urbaines, corporelles, sportives et artistiques sont en perpétuelle effervescence. La problématique centrale interroge les liens anthropologiques qui marquent l'incorporation d'une (sous)culture aux territorialités de groupes humains, urbains et minoritaires. Dans cette optique, j'émet l'hypothèse que ces pratiques sont non seulement inscrites dans la ville, mais sont d'abord de la ville. En ce sens, est-ce le contexte urbain, la ville, ses architectures ou encore ses modes de vies qui les produisent ? Cela nous amène à nous interroger sur les conditions de leurs réalisations. Les discours autour de « la » ville sont prépondérants dans la totalité des entretiens réalisés à la fois *in situ* et distanciés. Prolongeant le travail de Michel de Certeau, se pencher sur les pratiques de l'espace permet de laisser parler les « pratiques microbiennes, singulières et plurielles » (1990, p. 145)

plutôt que de traiter de l'« unité relevant d'une rationalité urbanistique » (p. 142). Les pratiques urbaines sont intimement liées à la nature de l'espace sur lequel une action motrice est engagée. De cette relation étroite entre le corps et l'espace se dégage une représentation particulière. Bien qu'elle soit mise à distance à travers les déambulations sportives, elle n'en est pas moins appréciée :

« J'ai toujours vécu en ville. C'est mon univers naturel, c'est là que je me sens bien, et en particulier dans ma ville. Quand je pars en vacances, c'est avant tout dans des villes ou pour visiter des restes de villes. Pour moi, la ville c'est Paris. Pas la banlieue. La banlieue a un statut à part. Peut-être parce que j'y ai vécu mon adolescence en rêvant de m'en échapper pour aller vivre à Paris. Les villes de province sont des villes mais pas "la ville". Peu de villes méritent cette appellation. Manhattan, Istanbul, Moscou, Le Caire, par exemple. Il faut un caractère universel, un caractère grouillant, un caractère éternel », (spéléologue urbain, Paris).

« À la fois machinerie et le héros de la modernité » la ville s'organise sur deux versants : le lieu du « pouvoir panoptique » (Certeau, 1990, p. 145) – urbanisation, stratégies socio-économiques – et le lieu des « transformations et appropriations [et de] mouvements contradictoires » (p. 144). Comment ces deux organisations cohabitent-elles au quotidien ? Ce premier axe a émergé au fur et à mesure des rencontres effectuées sur ces terrains particuliers. Il fait écho aux relations complexes qui existent entre la qualité du cadre de vie, les politiques urbaines, culturelles ou sportives, les pratiques sociales et les cultures urbaines. La relation homme/ville, dans sa dimension sociale, sensible, culturelle ou même sanitaire demeure centrale à cette première dimension. Cet enquêté livre sa version concernant la double organisation urbaine : elle est – « un lieu sans vie » – et ce qu'elle permet de faire – « un bon délire entre potes » :

« J'aime déjà le cadre... la nuit, c'est tranquille. C'est pas comme en journée il n'y a pas de bruit de fond ni de foule... Il y a aussi les rencontres avec les passants, qui sont le plus souvent cool... Mais c'est surtout un bon délire entre potes, l'occasion de passer une soirée autrement que enfermés dans un bar... Sans oublier que c'est une autre forme de grimpe avec des mouvements athlétiques et souvent déroutants, ce type de grimpe se rapproche plus du site naturel que de la salle et en soi... c'est un plus pour tous ceux qui habitent loin des falaises ! Et puis la ville... oui ben c'est ça en fait (rires). Les villes sont devenues des pièges qui assignent les corps à des postures rigides, qui canalisent les déplacements pour accélérer les flux de la périphérie-dortoir au centre-bureau (rires). Les villes ce sont de multiples territoires et de multiples frontières visibles ou invisibles. La ville n'est pas habitée, elle est subie par ceux qui y habitent : des lieux sans vie, des vies sans lieux. », (explorateur, randonneur et grimpeur urbain, Paris).



Florian Lebreton

La ville permet encore de pratiquer chez soi, *at home*, en dehors des équipements sportifs aménagés en zones urbaines et périurbaines. Prenons l'exemple du *street-golf*. La présence de parcours de golfs en zone périurbaine et l'éloignement géographique – avec les contraintes que cela suppose – restreint la localisation de la pratique. La pratique du *street-golf* illustre une délocalisation de ces équipements traditionnels : « c'est simple et pratique, pas besoin de se taper des heures de caisse pour taper des balles ! Et puis tu n'es pas limité à 18 trous, puisque le parcours urbain est infini ! » (*street golfeur*). Dans ce cas de figure, la « dialectique ici-ailleurs » (Piolle, 1993) incarne pleinement la recrudescence des activités récréatives urbaines où l'« ailleurs » réside dans une construction sociale de sens, élaborée de manière compensatoire en réaction à la ville « rigide ». Dès lors, la configuration spatiale du terrain de jeu urbain procure des sensations différentes pour ce pratiquant :

« Le plaisir que tu éprouves quand tu es sur un parcours n'est pas le même que celui que tu éprouves dans la rue. Le terrain est différent, le parcours aussi... Quand je suis dehors, c'est l'éclate, la déchéance ! Dans la rue, on a la sensation d'être *borderline*. Tu dois prendre en compte les gens, faire attention aux voitures... Ça te permet de casser les barrières du golf classique ».

La personnalisation de la ville vient donc s'opposer aux espaces conçus. La ville – à l'échelle globale – peut alors devenir modelable en fonction de sa propre représentation de l'espace. C'est ainsi qu'un grimpeur définit

son rapport à la ville : une relation piégée nous dit-il par un ensemble d'usages fonctionnels : y habiter, y circuler, y travailler. De la sorte, il y a peu d'espaces propices aux liens interpersonnels et aux rencontres entre citoyens précise le pratiquant, elle n'est pas habitée mais serait plutôt occupée de manière rationnelle. La question de l'expérience spatiale est alors primordiale. Ainsi, des usages différenciés viennent contrecarrer cette vision « rigide » de la ville car elle peut aussi être « molle » et « souple<sup>2</sup> », c'est-à-dire modelable et négociable en fonction de la diversité des pratiques individuelles et collectives. De là surgissent des espaces de sociabilités<sup>3</sup>, de pratiques, et de représentations, bref, des lieux qui font lien !

« C'est la ville qui nous motive avant toute chose... on y habite donc bon... on a un regard sur elle que d'autres n'ont pas forcément ! Quand l'urbanisme sert un agencement savant de la ville à des strictes fins d'utilité sociale, des résistances se déploient, certaines concernent de nouveaux modes de penser l'architecture et l'urbanisme, d'autres la

2. « La ville est souple, elle attend de l'empreinte d'une identité. Pour le meilleur ou le pire, elle vous invite à la renouveler, à la consolider dans une forme que vous pouvez vivre, vous aussi. Déterminez qui vous êtes, et la ville saura de nouveau assumer une forme autour de vous. Décidez de ce qu'elle est, et votre propre identité sera révélée » (p. 11) Raban J., (1974), *The soft city*, The Harvil Press.

3. Par sociabilité, se référer aux travaux de Simmel sur le lien interpersonnel qui marque la relation fondée sur le contact de proximité.

manière même d'y habiter et de s'y déplacer ! L'homme a envahi la nature par le béton... il n'y a plus rien à explorer qui a déjà été fait. Nous, on découvre notre monde sous un regard différent. Ensuite, le grimpeur est un être solitaire, s'enfermant dans des salles, s'isolant au milieu des parois... La grimpe urbaine permet d'amener et de faire découvrir ce noble sport aux néophytes ! Les rencontres sont inattendues et réservent toujours des surprises ! », (explorateur, randonneur et grimpeur urbain, Paris).

Par opposition aux non-lieux urbains, ces espaces de pratiques deviennent des « lieux anthropologiques » pour reprendre J. Duvignaud (1977) et M. Augé (1992). Situé au centre d'une dynamique identitaire qui mêle l'individuel et le collectif, le lieu pratiqué physiquement, directement, par corps donc, acquiert du sens dans cet espace approprié et transformé. Les lieux sont « ouverts » et propices aux rencontres hasardeuses : rues, parcs, places, etc. A contrario dans le cas où le lieu est principalement fermé (spéléologie urbaine), la dynamique identitaire est également centrale car les frontières du lieu sont nettement plus distinctes. Les groupes de *base jumpers* attribuent à certains *spots* connus des caractéristiques identitaires, relationnelles et historiques. Ils constituent en quelque sorte le langage de ces « lieux anthropologiques ». Pour les enquêtés, les architectures urbaines incarnent une série d'obstacles qu'il est bon d'apprendre à franchir. Cet apprentissage mobilise à la fois des qualités mentales et physiques. En tant qu'analyste du social et du caractère sensible qui fait du corps une marque à la fois individuelle et collective, le *parkour* marque alors la réappropriation des corps urbains et les usages que les « traceurs » en font pour chevaucher les architectures urbaines. Le corps y figure comme un instrument, un outil avec lequel ils aménagent leur milieu de vie.

« Si vous pouvez utiliser un obstacle d'une façon complètement opposée à celle pour laquelle la société l'a conçu, c'est un signe pour votre esprit qu'il y a des choses que la société oublie et cela vous force à considérer les erreurs dans les coutumes sociales (...). Quand votre esprit sera libre de l'influence de la société, vous noterez qu'il y a beaucoup de choses qui reposent sur l'acceptation des règles sociales (...). Lorsqu'on pratique le *parkour*, il est aisé d'oublier combien de limitations les autres placent sur le mouvement. Penser par soi-même plutôt que d'accepter ce que quelqu'un d'autre vous a dit nécessite plus d'effort mental. Le *parkour* a pour but d'entraîner votre esprit à fonctionner à travers l'action du mouvement à chaque fois que vous aurez besoin de vous déplacer au lieu de tomber perpétuellement dans la même routine. », (récit de pratique, *parkour*). La ville est ainsi mise à distance de telle sorte qu'elle est personnalisée à travers la pratique spatialisée de ses architectures. Peut-on alors logiquement postuler que la ville, comme milieu de vie, agit sur les comportements individuels, mais qu'en retour, les pratiques de ces acteurs urbains permettent une auto-construction et auto-organisation du milieu de vie ?

## Vision de pratiquants : la ville imaginée à travers les lieux

Il est intéressant de voir comment la représentation va guider la pratique des espaces usés, traversés ou abandonnés dans Paris. D'une manière générale, la ville relève ainsi d'une valeur d'usage – ce qui accorde la priorité au social et à la socialité – et non plus uniquement d'une valeur d'échange (Simmel, 1989 ; Lefebvre, 2000). Les espaces de représentations correspondent ici aux espaces de la ville imaginés, transformés et appropriés par les communautés pratiquantes.

### Les espaces qui ne se voient pas

Dans un premier temps, se dégage une pratique des espaces urbains où des « praticiens jouent des espaces qui ne se voient pas » (Certeau, 1990, p. 141). C'est le cas plus particulièrement de la spéléologie urbaine et du *base-jump* urbain. Par exemple, voilà comment une spéléologue urbaine présente son terrain de jeu :

« il y avait un peu... une petite part d'inconnu... un petit côté magique dans le fait de progresser dans les galeries comme ça... dans... un grand labyrinthe... puis y a un petit côté confiné... un petit côté... petit côté... hmm... enfin... c'est mon avis à moi... mais un petit côté protecteur... on se sent bien... dans ces galeries... avancer de salle en salle... », (femme spéléologue).

Quel est le but recherché ? Les spéléologues urbains, valorisent le glissement de tout le corps vers le monde du dessous (expression indigène) ; ils visent à se démarquer du monde du dessus, royaume de l'organisation observatrice et des structures du pouvoir (Foucault, 1975).

« Pour nous, tout cela représente surtout un moyen de s'exprimer sur un territoire de non-droit, où la loi ne s'applique pas. Et là ça change toute la donne... Crois-moi (...) Je t'ai dit que c'est un territoire de non-droit... », (spéléologue urbain).

Pour autant, le retour dans le monde du dessus n'est pas non plus déprécié comme on peut se l'imaginer *ex ante*. Les données récoltées sont unanimes. La valorisation des souterrains et de leurs caractéristiques austères est vécue comme un complément spatial, un opérateur qui permet à ces ruses urbaines d'être l'élément qui valorise un aller-retour entre les lieux du dessus et ceux du dessous. Ce double trajet descente/remontée permet d'accorder une signification aux souterrains pratiqués. Pour preuve, les spéléologues urbains savent reconnaître les bienfaits de la lumière et ainsi, redevenir visibles devant les foules urbaines. Pour justifier de cet état de conscience, certaines sensations sont alors valorisées qui soulignent l'importance du seuil à franchir entre l'espace de leur pratique et l'espace public.

« Quand tu ressors de là, t'es content de voir la lumière... et t'es content d'entendre tous les petits bruits de l'extérieur en fait (rires) ».

« Quand on sort du tunnel et qu'on découvre... le... (pause)... qu'on redécouvre le... ben... la nature... la lumière... le chant des oiseaux (rires)... autre chose que le clapotis des bottes dans l'eau et... des couloirs à perte de vue... ou de non-vue... Ce moment où on sort du tunnel... lui il est vraiment magique... ».

La « ruse » consiste aussi à pratiquer les espaces qui ne se voient pas, nous l'avons dit, mais de manière discrète, souple et légère. Les pratiquants espèrent défendre le caractère fondé de leur démarche et de leurs randonnées illégales. Ils les légitiment en quelque sorte.

« Dans la plupart des cas, c'est à l'abandon total qu'on se faufile discrètement (rires)... pour accéder à l'intérieur... Cela ne signifie pas qu'il faut opérer le plus souvent en toute illégalité ou légalité vis-à-vis des institutions... mais bon... moins il y a de traces de notre passage et plus le site sera conservé en l'état... Il ne faut surtout pas oublier que d'autres visiteront ce site après toi et voudront aussi en profiter... Tes explorations doivent être faites sur la pointe des pieds (rires)... Si tu respectes ces règles alors tu fais partie de la communauté des explorateurs (rires)... ».

En quoi consiste la pratique d'un espace qui ne se voit pas ? Elle est à la fois une recherche d'inédit, une exploration comme le déclare un spéléologue urbain ; elle est aussi une mise en retrait des pratiques plus courantes, une manière de se protéger contre autrui ou encore, de se représenter secrètement sur des territoires de « clandestini-

tés urbaines » (Aprile, Retailaud-Bajac, 2008) :

« Je ne me retrouve pas dans une structure sociale prédéterminée. Je revendique une certaine liberté qui ne me semble accessible que dans quelque chose de non régulée. », (*base jumper* urbain).

Chez ces deux communautés pratiquantes (spéléologie urbaine et *base-jump*), la déambulation met en forme une culture du secret (Simmel, 1996 ; Lebreton, Héas, 2007) où l'« esprit de groupe » est très prégnant.

« Ce qui m'a marqué c'est qu'en bas les gens sont (pause)... pas tous les mêmes *a priori*. Mais ils ont tous le même uniforme... on a un peu le même langage... on est tous à peu près pareil quoi... bon... mis à part des histoires de caractère ou des choses comme ça... mais on se ressemble tous des fois... on est très surpris de voir qu'on aime bien discuter, fréquenter quelqu'un en dessous... quand on l'aperçoit en surface, on s'aperçoit qu'on n'aurait pas eu l'idée de lui dire bonjour ou d'être ami avec », (femme, spéléologue urbaine).

Cet « esprit de groupe » traduit alors un entre-soi qui délimite des frontières distinctes. La pratique de l'« espace qui ne se voit pas » investit des lieux où la créativité et le ludisme gagnent sur l'enfermement dans un espace dominant.

« Un espace de liberté gagné sur l'enfermement urbain (car) l'immeuble devient un immense promontoire offrant aux uniques *base jumpers* des parties inexploitées de





cette ville constamment étriquée. Le fait de pouvoir sauter d'immeuble nous fait découvrir la troisième dimension de l'espace qui nous entoure, cet espace qu'avant notre premier saut nous ne considérons que comme plat », (*base-jumper* urbain).

Leur cadre d'expérience physique, la solidarité et la convivialité sont de mise. Cette pratique particulière de l'espace se rapproche, je le pense, des « hétérotopies<sup>4</sup> » décrites par Foucault (1984). Sous cet angle, le « droit à la ville » est donc bien plus qu'une simple utopie puisque qu'il s'inscrit matériellement dans un « lieu », transforme alors la vie urbaine caractérisée par une absence de « lieux » identitaires et sensitifs, en une urbanité ludique et sensationnelle :

« Nous vivons dans la ville et la subissons... coincés dans les chemins tracés par les architectes bâtisseurs. L'exploration urbaine consiste à franchir ces limites dessinées par d'autres... enjamber une barrière, franchir une porte, ramper dans un tunnel, ouvrir une trappe... En fait, toutes ces approches et les recherches qui conduisent à la partie utilitaire de la ville... souvent très esthétique... Des endroits où vous n'êtes pas supposé aller et où vous quittez la partie toute tracée pour explorer un nouveau monde, celui de l'abandon et du merveilleux... », (spéléologue urbain).

Enfin, cette pratique nécessite de la part des acteurs une organisation de « contre-pouvoirs » où le secret, la discrétion et la négociation avec les forces de l'ordre sont très présentes. Deux déclarations de pratiquants illustrent ce point. La première nous précise comment une communication souterraine prend effet entre les pratiquants. Elle a été mise en place par et pour les randonneurs souterrains :

« Il existe des coutumes propres aux habitués qui se sont développées avec le temps : des boîtes aux lettres particulières<sup>5</sup>, des salles où l'on est sûr de rencontrer des gens si l'on descend seul. Où on peut passer la nuit à refaire le monde en partageant une boisson », (spéléologue urbain).

Ces pratiques mobilisent des réseaux de sociabilités très actifs. La communauté regroupe des « êtres qui souhaitent établir exclusivement entre eux des actions réciproques entièrement pures » (Simmel, 1991, p. 128). La caractéristique majeure de ces cultures de rues est que le mode de socialisation est exclusivement communautaire.

« Si on est prêt à être *base-jumper*, c'est la communauté qui s'ouvre à nous (...). On ne se déclare pas *base-jumper* du jour au lendemain, on vient nous chercher et on dit : toi, tu as les compétences pour le devenir, on va

te former, on va t'encadrer. Ça ne se fait qu'à cette condition », (*base-jumper*).

Être invisible, momentanément, que ce soit sur le haut ou le bas, dans le monde du dessus ou le monde du dessous, les pratiquants interrogés peuvent être comparés à des « êtres [qui] errent dans la nature surnaturelle, dans ce no man's land du temps [...] en attendant le retour vers le monde de la société et ses obligations », (Jeu, 1977, p. 37).

### Les espaces qui se donnent à voir

Cette notion de « pratique de l'espace » est donc très présente. À la question initiale, que signifie pratiquer la ville, les justifications avancées par les pratiquants renvoient « à une forme spécifique d'opérations (des manières de faire), à « une autre spatialité » (Certeau, 1990, p. 142) ponctuée par une expérience anthropologique significative du « droit à la ville ». Deux opérations se distinguent, l'une qui échappe à la visibilité et une seconde qui se confond avec les pratiques ordinaires de la ville : marcher, courir, flâner, etc. Pour illustrer cette deuxième forme de pratique, il faut comprendre que le « droit à la ville » est toujours commun à ces pratiquants.

« Les signalisations et les panneaux nous dictent inconsciemment ou consciemment notre chemin. L'urbanisme sert un agencement savant de la ville à des strictes fins d'utilité sociale. De ce fait des résistances se déploient, certaines concernant de nouveaux modes de penser l'architecture et l'urbanisme, d'autres la manière même d'y habiter et de s'y déplacer. », (récit de pratique, *parkour*).

L'occupation des lieux urbains est alors effectuée de manière visible, là où d'autres auraient eu tendance à oublier l'effet de l'action des sociétés sur ce genre de données.

« Le *parkour* nous fait utiliser l'instinct, les sens, des notions primaires du corps, des aptitudes que le corps n'a plus besoin d'utiliser dans notre société actuelle et encore moins dans les grandes villes comme ici... C'est pour ça que l'on cherche à savoir, à exprimer ces choses que l'homme a oublié, voire effacé. », (*parkour*).

En revanche, la stratégie adoptée pour déambuler est différente. En effet, la visibilité des espaces pratiqués montre que la « clandestinité » n'est pas de mise ici. Bien au contraire, dans la pratique du *street-golf* et du *parkour*, des opérations de mixité culturelle pointent. La pratique s'affiche aux yeux de tous car l'espace de jeu est visible. Les pratiques se déroulent alors sur des mobiliers et des architectures qui se donnent à voir. Plutôt que de parler d'une requalification de ces mêmes espaces, il s'agit en réalité d'une occupation visible de ces lieux. En effet, cela sous-entend que le mobilier pratiqué et fréquenté est rendu visible par le jeu qui s'y déroule d'une part, puis contribue à exposer les corps en action d'autre part.

« Pour moi le *parkour* c'est un art qui permet de mieux se connaître, d'échapper à cette prison, les murs. Pouvoir être libre. Il n'y a pas forcément de règle précise, mais la

4. « Des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables ».

5. Référence à la présence de nombreux tracts au sein des galeries souterraines illustrant des sujets divers et variés.



règle je pense que c'est nos limites, ne pas faire n'importe quoi. Les obstacles qu'on peut rencontrer quand on trace sont d'une manière ou d'une autre nos ennemis... il faut les battre, les défier, et surtout réussir, du moins pour les obstacles qu'on peut rencontrer dans les rues... Le *parkour* pour moi n'est pas forcément un effort physique. Le *parkour* est plutôt une manière de faire face à toutes les situations, de la vie de tous les jours. Tout le monde pratique le *parkour* sans même le savoir, pas forcément physiquement, mais tout le monde le pratique », (*parkour*).

La pratique n'est pas illégale. Elle n'a pas besoin d'être cachée ni dissimulée, bien au contraire, elle est communiquée et exposée aux yeux de tous.

E : « Comment vous qualifieriez votre pratique ? Une tendance ? Une activité alternative... *underground* ? », (enquêteur).

e1 : « Oui et non... Oui car c'est une pratique tout juste tolérée car on grimpe la nuit sans trop vouloir se faire remarquer... et non car on communique beaucoup par l'intermédiaire de sites internet... d'associations... », (grimpeur urbain, *parkour*).

e2 : « Je dirais oui moi... mais qui sort de l'ombre pour se démarquer ! En effet, on ne se cache plus, on va à la rencontre des passants... On discute et on s'affiche à travers tous les supports modernes... », (grimpeur urbain).

Conscients de l'évolution grandissante des cultures de rues, ces pratiquants reconnaissent avoir le désir de se faire voir encore davantage.

« Quand j'ai commencé l'urbain, je faisais ça pour le délire... Grâce aux sites internet j'ai pris conscience que ça branchait pas mal de monde. En plus la pratique a déjà énormément évolué maintenant toutes les sorties sont organisées à l'avance... il y a des repérages... les gens ont un bon niveau aussi et les blocs sont de plus en plus intéressants... », (grimpeur urbain).

À la différence des aménagements sportifs, les espaces pratiqués ne sont pas destinés à cet usage. Les pratiquants détournent les architectures à leur profit mais pas seulement. Ce « droit à la ville » doit être accessible à toute la population urbaine. C'est la raison pour laquelle les espaces qui se donnent à voir ne sont pas seulement pratiqués pour la communauté pratiquante. Il y a dans cette démarche un projet commun – proche de la démarche citoyenne – qui vise à rendre visible ce qu'il est possible de faire.

« Quel plaisir de mettre ses doigts la toute première fois sur un mur qui n'est pas prévu à cet effet. Prendre du plaisir à lire l'architecture, sous un œil de sportif... Les gens regardent mais n'en savent rien de la richesse des ruelles. L'appel de l'inédit, ouvrir des premières voies m'est venu naturellement après avoir fait la découverte des berges de la Seine où des ponts et murs subsistent tant bien que mal... J'ai donc eu envie d'aller voir toujours plus loin... », (grimpeur et randonneur urbain).

Pour autant, une « sportification » progressive concerne les pratiques d'espaces visibles (Lebreton, 2009). Elles

sont donc vouées à être sans cesse redéfinies par les institutions sportives, économiques, politiques et policières, qui, en les redécouvrant, réorganisent les modalités et les frontières. Ainsi, la ville « apparaît de nouveau comme lieu pratiqué » (Certeau, 1990, 190) et est investie d'un esprit dionysiaque où la marche, la déambulation, la course, les sauts, la découverte de lieux, la légèreté, la dérision et l'ivresse des corps transportés dans la ville transforment la déambulation en un jeu codé et normé plutôt qu'une situation « alternative » à proprement parler.

« Pour ma part je cherchais à me réapproprier mon environnement... je t'ai dit je suis de la ville moi... donc si je veux m'amuser, il faut partir à la découverte de mon environnement quotidien. Avec le *street-golf* je ne le subis plus je le détourne. Du coup, j'ai juste adapté mon sport principal à la rue ! La version urbaine réintroduit un souffle de convivialité. Le *street-golf* fonctionne essentiellement en communauté », (*street golfeur*).

À l'image d'une « inscription du corps dans le texte de l'ordre » (Certeau, 1990, p. 191) urbain, les conduites corporelles renouent avec un aménagement de leur milieu de vie par l'appropriation collective de lieux anthropologiques. Les bâtiments sont alors transformés objectivement sous l'effet de techniques corporelles : « j'avais remarqué des structures assez intéressantes à côté dans des lieux en centre-ville ou en périphérie... Un week-end on a donc franchi le cap et essayé de grimper ces bâtiments... », (Grimpeur urbain et *parkour*). Il est important de noter que l'utilisation des architectures s'exécute de manière respectueuse. La reconnaissance commence par là. Il ne s'agit pas de laisser de trace et encore moins de dégrader le mobilier comme le souligne ce « traceur », président d'une association rennaise de *parkour* : « pas de dégradation, j'utilise simplement le mobilier tel qu'il se présente à moi ». Quelles significations dégager de ces remarques ?

## Une expression du lieu urbain

Comment la question du lieu et du lien peuvent-ils s'imbriquer dans une même analyse socio-spatiale des espaces urbains ? En d'autres termes, les pratiques informelles traitées ici nous montrent qu'elles cherchent à mettre à distance l'organisation dominante de la vie urbaine (Lefebvre, 2000) pour créer une « nouvelle urbanité » (Adamkiewickz, 2001) ou ce que nous nommons l'urbanité ludique. En déambulant à travers les espaces visibles aux yeux de tous (*street-golf*, escalade urbaine et *parkour*) ou bien en déambulant dans l'ombre (spéléologie urbaine), tous participent à créer des interactions entre pratiquants, la communauté de pratiquants, et entre habitants du monde urbain. Pour les acteurs engagés dans ces pratiques, il s'agit avant tout de négocier et d'exprimer leurs présences mutuelles dans la ville où la question du local devient une « nouvelle frontière socio-spatiale »

(Gibout, Mauny, 2009), caractéristique de ce que Sylvia Ostrowetsky appelle la « civilité tiède » (Ostrowetsky, 1990, 1996). Elle se caractérise par la construction sociale d'un lien – fut-il faible ou « tiède » avec le groupe de pratiquants dans lequel les individus s'insèrent. Le lien est donc de nature éphémère et instable dans la mesure où il se manifeste pour transcender les clivages habituels entre les groupes sociaux qui se partagent les espaces publics et urbains. La sociabilité

peut alors être définie en fonction de l'appartenance territoriale, sociale et identitaire qui se compose et se recompose en fonction des déambulations qui s'inscrivent dans de multiples lieux. Ainsi, la pratique informelle et auto-organisée telle que nous la définissons s'inscrit pleinement dans une forme de solidarité éprouvée dans l'action motrice, caractéristique des microsociétés communautaires par exemple où la convergence relationnelle y est prégnante (Lussault, 2000).

## Références bibliographiques

Adamkiewicz E., (2001), « Glisse urbaine et redéfinition de l'espace urbain », in *Glisse urbaine : l'esprit roller : liberté, apesanteur et tolérance*, Loret Alain et Waser Anne-Marie (dir.), Paris, *Autrement*, pp. 200-212.

Aprile S., Retaillaud-Bajac E., (2008), *Clandestinités urbaines. Les citoyens et les territoires du secret (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

Augé M., (1992), *Non-Lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil.

Certeau M. de, (1990), *L'invention du quotidien. Arts de Faire* (tome 1), Paris, Gallimard.

Duvignaud J., (1977), *Lieux et non-lieu*, Paris, Galilée.

Foucault M., (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.

Foucault M., (1984), « Des espaces autres » (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Dits et écrits*, tome IV, Gallimard, n° 360, pp. 752 - 762.

Frisby D., Featherstone M., (1997), *Simmel on Culture*, London, Sage publications.

Gibout C., Mauny C., (2009), « La question locale comme nouvelle frontière sociospatiale », *SociologieS* [en ligne], *Théories et recherches*, mis en ligne le 02 juin 2009. URL : <http://sociologies.revues.org/index2763.html>

Jeu B., (1977), *Le sport, l'émotion, l'espace*, Paris, Vigot.

Jonas S., Weidmann, F., (2006), *Simmel et l'Espace : De la ville d'art à la métropole*. Paris, L'Harmattan.

Lebreton F., (2009), « Faire lieu » à travers l'urbain. *Socio-anthropologie de pratiques ludo-sportives et auto-organisées de la ville*,

Thèse de doctorat de sociologie. Université Européenne de Bretagne, Rennes II.

Lebreton F., Héas S., (2007), « La spéléologie urbaine. Une communauté secrète de cataphiles », *Ethnologie française*, vol. 37, n° 2, pp. 345-352.

Lefebvre H., (1961), « Utopie expérimentale : Pour un nouvel urbanisme », *Revue Française de Sociologie*, n° 3.

Lefebvre H., (2000), *La production de l'espace*, Paris, Anthropos.

Lussault, M., (2000), « Action(s) ! », in Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), *Logique de l'espace, Esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Éditions Belin.

Milon A., (1999), *L'étranger dans la ville ; Du rap au graffiti mural*, Paris, Puf.

Ostrowetsky S., (1990), « Civilité tiède », *Rapport de recherche*, Edress, Plan urbain.  
Ostrowetsky S., (1996), *Sociologues en ville*. Paris, L'Harmattan.

Piolle X., (1992), « Pratique de la montagne et société urbaine », *Dossiers de la revue de Géographie Alpine*, 7.

Simmel G., (1989), *Philosophie de la modernité*, Paris, Payot.

Simmel G., (1991), *Sociologie et épistémologie*, Paris, Puf.

Simmel G., (1996), *Secret et sociétés secrètes*, Paris, Circé.

Simmel G., (1999), *Sociologies. Étude sur les formes de la socialisation*, Paris, Puf, Sociologies.

Wenger E., (1998), *Communities of Practice: Learning, Meaning, and Identity*, Cambridge University Press.

## Biographie

**FLORIAN LEBRETON** est docteur en sociologie, chercheur au Laboratoire d'anthropologie et de sociologie LAS/LARES (EA2241). Il s'intéresse aux interactions entre les cultures urbaines et les cultures sportives et leurs régulations publiques.

florian-lebreton@hotmail.fr